

EXTRAITS DE VIE A IZIEU

A Izieu, en 1943, les routes ne sont pas goudronnées. Peu de voitures circulent. Les téléphones sont rares. Ce qui modifie beaucoup de choses. Les gens vivent au rythme d'une vie campagnarde aux apparences paisibles, mais troublées par les nouvelles de la guerre, les contraintes matérielles et réglementaires.

Les conversations sont méfiantes, les rapports tendus. L'été éclaire Izieu en 1943, mais la France sont dans la tourmente. Dans l'ombre, le drame est prêt à surgir. Tout peut basculer.

La maison d'Izieu apparaît comme une île indolente, à l'écart de la tempête. L'employé de l'O.S.E qui occupe le poste de cuisinier en témoigne : *"En été, nous avons fait les foins avec les jeunes. Nous allions voir nos voisins. La famille Perticoz a été importante pour nous. A l'époque on vivait finalement à Izieu comme dans une colonie ordinaire. L'atmosphère était gaie, agréable."*

"Une fois installés dans la maison d'Izieu, les enfants retrouvent une vie plus paisible, grâce au dévouement sans faille du personnel de la colonie, et à l'aide des gens de la région. La vie campagnarde atténue les souffrances endurées dans les camp. Les enfants vont connaître neuf mois de répis de juin 1943 à avril 1944."

Juliette Perticoz, la belle fille Eusèbe Perticoz, se souvient des enfants.

"Les enfants allaient se promener. On en avait souvent qui passaient à la maison. Quand on allait traire les vaches ils venaient regarder. La docteresse, la soeur de Léon Reifman, était souvent chez nous, avec son fils. Les enfants étaient heureux à la ferme, ils venaient voir les poules et les lapins."

Dans le village aussi, en amont de la colonie, les habitants voient passer les enfants, qui viennent parfois à l'épicerie, accompagnés de leurs moniteurs. C'est ce que rapporte Gabrielle Perrier, institutrice en poste à la colonie :

"Ils allaient quelquefois en commissions avec les moniteurs. Je les voyais passer. La dame chez qui je logeais me disait "J'a vu vos petits". Elle disait : "de jolis petits, et puis ils sont bien polis". Pour les gens c'était beaucoup à l'époque de dire bonjour".

Une habitante de Brégnier-Cordon garde un souvenir très précis de M.Zlatin :

"Il montait la côte presque tous les jours avec son vélo et la grosse remorque attelée derrière. Et vers chez nous ça faisait un petit plat, au milieu de la montée, à l'entrée d'une courbe. Il s'arrêtait toujours pour souffler un moment".

Tout le monde est présent ce 24 décembre 1943. Pierre-Marcel Wiltzer passe dans une pâtisserie de Belley, avant de se rendre à la colonie, en compagnie de Marie-Antoinette Cojean. Le sous-préfet et la secrétaire en chef arrivent à Izieu les bras chargés de cadeaux et de gâteries. Volontairement, M.Wiltzer s'est déplacé en tenue officielle, pour amuser les enfants. L'ambiance est très animée. M.Wiltzer se souvient de chansons, notamment de *"Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine"* ce qui va droit au coeur de ce natif de Sarreguemines.

Gabrielle Perrier la maîtresse des enfants doit assumer *"une très grosse classe unique. C'était pas toujours très facile. J'ai trouvé qu'ils étaient un peu différents de ceux que j'avais connus jusqu'à présent, parce qu'ils étaient déjà mûris. Ils étaient plus mûrs que les autres, on voyait que c'était des enfants qui avaient déjà souffert. Alors, c'étaient des enfants aussi qui ne voulaient pas dire, pas parler de leurs origines, ils refusaient de parler de leurs origines et de ce qu'ils avaient vécu jusqu'à présent. Ca me gênait un petit peu au début, ça m'ennuyait un petit peu. Mais enfin, j'avais déjà entendu dire que c'étaient des Juifs et je comprenais. Je comprenais pourquoi ils ne voulaient pas parler., alors je n'insistais pas".*

Malgré le parcours souvent chaotique de ces enfants, Gabrielle Perrier fait face à *"une classe comme les autres. D'ailleurs, ils parlaient tous le français sans accent. Bien sûr, quand il s'agissait d'écrire, c'était pas toujours merveilleux. Mais il y en avait parmi eux qui étaient très intelligents, il y avait des intelligences remarquables, même".* Le suivi d'une scolarité normale restructure les enfants.

Arrivés en décembre 1943, Maurice Gerenstein possède un talent de pianiste qui émerveille ses professeurs et ses camarades. Un jour, en fin d'après midi, les élèves sont invités à se rendre sous le préau : *"Un piano droit avait été amené là ; quelques rares chaises pour les adultes entourant le "patron", Gaston Lavoille. Très brièvement, celui-ci expliqua que l'école comptait un musicien doué parmi les élèves, et ce jeune interprète s'appelait Maurice Gerenstein. Je me souviens très bien de l'atmosphère recueillie, de la virtuosité de notre camarade, du caractère varié, souvent emporté, voire violent de certaines interprétations. Aujourd'hui, je penserais à Chopin. Le public que nous formions a été enthousiasmé par cette prestation surprise, préparée dans la plus grande discrétion."*

L'appréciation générale du Directeur du lycée (mois de novembre et décembre 1943) sur le travail, la tenue et la conduite d'Henri Goldberg évoque un *"esprit ouvert mais un peu amuseur. Travail et résultats passables dans l'ensemble. A améliorer dans les matières d'enseignement général."* Par ailleurs Monsieur Lavoille le décrit comme un *"petit parisien épris de la vie des champs, devenu cultivateur passionné mais demeuré spontané, frondeur, gavroche à souhait, et si gentiment serviable."* Il est orienté vers une section agricole.

Paulette Pallarés est chargée d'endormir les enfants : *"Et chaque soir, je passais d'une paillasse sur l'autre raconter une histoire parce que, les garçons, il fallait leur raconter une histoire à chacun, pas forcément la même. Et là, sous cette fenêtre, il y avait Emile. Et je finissais ma tournée par là parce que, Emile, il fallait l'endormir. C'était un petit blond avec des yeux très bleus, avec toujours des vêtements bleus. Il était mignon, adorable ; mais alors, il était traumatisé parce qu'il avait vu arrêter ses parents."*

Tous les matins, Paulette veille au respect de cette tâche quotidienne : *"Ils attrapaient leur petite cuvette, ils venaient prendre de l'eau dans le bassin, ils se lavaient. Il y avait deux petits qui avaient été rasés à cause des poux, il y en avait un brun et un blond. Un jour, ils sont venus vers moi et ils m'ont dit : "Madame Paulette, qui c'est qui a les cheveux les plus longs ?" J'ai dit : "C'est Marcel". Marcel c'était le brun. Et l'autre m'a dit : "Oh c'est pas vrai, parce que moi, je les arrose tous les matins !"*

L'atmosphère de l'été est particulièrement détendue. Ce sont les vacances. Paulette et les enfants en profitent : *"Les gosses jouaient. C'étaient des jeux, un jeu perpétuel. Les gosses ... On était d'ailleurs tous extrêmement à l'aise. On n'avait pas peur, on n'avait rien, on était très à l'aise".*

Des parties de cache - cache, des jeux de foulard sont organisés. Léon Reifman organise des baignades dans le Rhône auxquelles participe Paul Niedermann : *"Il fallait descendre des kilomètres à travers champs et on arrivait et ... ma foi, il avait dû repérer des endroits parce que le Rhône, par endroits, c'est assez dangereux, il y avait des trous, il y a des remous et il avait dû, je suppose, repérer ça très soigneusement parce que, bon, il n'est jamais rien arrivé".*

Plus près, le grand bassin de la maison sert aussi pour les jeux d'eau, dont profite largement Claude Raiz : *"Merveilleux. Je me foutais dans la fontaine, là l'été. Eh bien oui ! c'est ça, c'était une colonie de vacances. Ah, c'était magnifique. (...) On plongeait dans le bassin. On se faisait sécher. On rigolait."*

Des balades sont organisées à la cascade de Glandieu, à 1 kilomètre de la colonie, ou dans les bois qui entourent le hameau. Elles sont l'occasion pour les enfants de cueillir et de déguster les fruits des bois. Les animaux de la ferme font partie des distractions des plus jeunes. Julien Favet, employé des Perticoz, a les faveurs de certains enfants qui lui apportent son casse croûte quand il travaille aux champs.

LETTRES DES ENFANTS D'IZIEU ...

Lettre de Georges Halpern écrite en mai 1943 à sa mère qui était hospitalisée.

Chère maman,

Je suis bien arrivé à Izieu. Je regrate que je suis pas resté chez toi encore quelque jours. est je mamuse bien. et je suis en bonne sante. la guerre sera bientôt fini je viendrai chez toi et on ira à viaine et on sera réuni. gran mere. sera plus tout seul. Il fait traï chau à Isieu. j'ai pas fait tra lon voyage on nai venu matendre a bailai. etu en bonne santé. Je t'embrasse de tout mon coeur."

Le 03 juillet 1943, Nina Aronowicz, 11 ans, donne des nouvelles à sa tante, en citant deux monitrices : *"Je suis très contente d'être ici ; il y a de belles montagnes et du haut des montagnes on voit le Rhône qui passe et c'est très beau. Hier, nous sommes allées nous baigner au Rhône avec Melle Marcelle. Dimanche, nous avons fait une petite fête en l'honneur de l'anniversaire de Paulette et de deux autres petits et on a joué beaucoup de pièces et c'était très beau. Et le 25 juillet, on fera une autre fête en l'honneur de la colonie."*

Le 31 octobre, Georgy accuse réception à sa mère d'un colis : *"J'ai bien reçu la paire de mouphe, et la pate a modelé. le découpage est l'albome a coulaulorier le cucre les biscuits les pommes".* Le 28 janvier, il passe commande à son père : *"Je voydraie que tu m'envoie du dentifrise en tule care. Je nen est pas est des envelopes avec ton adrese."* Le 09 février, à sa mère : *"Il me manque des culautes des caleçons et des chauseittes la diraictrice a dit que tu m'envoie 200 francs parce qu'elle a un bon pour m'acheter des alauche (...) envoie mois un bloc de papier à lettre ou qui li a des très est des evelopes avec ton adresses."*

Jacques Benguigui, 12 ans, écrit à sa maman le 30 mai 1943 pour lui souhaiter la fête des mères et préciser qu'il n'est pas avare de ses colis : *"O maman, ma chère maman, je sais combien tu as souffert et en ce heureux jour de la Fête des Mères, je te lance de loin mes meilleurs voeux du fond de tout mon petit coeur d'enfant. J'ai fait, étant loin de toi, maman chérie, tout mon possible pour te faire plaisir : quand tu m'a envoyé des colis, je les ai partagés avec ceux qui n'avaient pas de parents. Maman, ma chère maman, je te quitte en t'embrassant bien fort. Ton fils qui te chéris."*

Le 13 janvier 1944, Max Tetelbaum, 12 ans, souhaite un bon anniversaire à Sabien Zatlín, directrice de la colonie :

"Chère madame la directrice. Je vous souhaite un bon et heureux anniversaire. Comme je n'ai pu rien à vous offrir je vous enverrai un beau dessin. J'espère que la paix bientôt régnera et vous retrouveriez toute votre famille. Je termine ma lettre en vous embrassant bien fort, et en vous souhaitant de retourner de votre ferme ou vous aviez vécu et durement travailler avec votre mari, et en vous remerciant de tout les plaisirs que vous nous aviez fait.

En vous remerciant de tout les plaisirs que vous nous aviez fait.

Votre Max qui ne vous oublie pas."

Dans les courriers, adressés à ses parents, Georgy Halpern relate sa vie scolaire. A sa mère, il écrit : *"Je suis dans le cours élémentaire, j'ai un cahier, un buvar bleu, un porteplume, un crayon à mine et des crayons de couleur, je mange bien, je dors bien, le cartable que tu m'as envoyé il est très bien";* à son père, le 28 janvier 1944 : *"je suis en bonne santé, on fait des compositions, j'ai eut 59 poits je suis le quatrième sur 6, il ne tombe pas encore de la neige, il fait encore chaud, je mange bien, la classe est jolie, il y a deux tableaux, il y a un poël, des cartes de géographie, des images sur les mur, il y a 4 fenêtres, je mamuse bien, il y 15 bureaux".*

... "On apprend des leçons"...

procureront du réconfort de la joie. J'ai eu 6 et demie. La meilleure note que j'ai eue."

Sans transition, la lettre s'achève par un second sujet de rédaction : *"Vous aurez du quitter votre pays natal, y pensez vous parfois, décrivez votre ville ou votre village et dites pourquoi vous l'aimez et si vous aimeriez y retourner bientôt. Fanny, je t'envoie mille baisers.*

Liliane GERENSTEIN, 11 ans, écrit une lettre, quelques jours avant la rafle du 6 avril 1944. Parole d'une enfant :

"Dieu, Que vous êtes bon, que vous êtes gentil et s'il fallait compter le nombre de bontés et de gentillesse que vous nous avez faites il ne suffirait jamais ... Dieu ? C'est vous qui commandez. C'est vous qui êtes la justice, c'est vous qui récompensez les bons et punissez les méchants. Dieu ? Après cela je pourrai dire que je ne vous oublierai jamais. Je penserai toujours à vous, même aux derniers moments de ma vie. Vous pouvez être sûr et certain. Vous êtes pour moi quelque chose que je ne peux pas dire, tellement vous êtes bon. Vous pouvez me croire. Dieu ? c'est grâce à vous que j'ai eu une belle vie avant, que j'ai été gâtée, que j'ai eu de belles choses, que les autres n'ont pas. Dieu ? Après cela, je vous demande qu'une seule chose : FAITES REVENIR MES PARENTS, MES PAUVRES PARENTS, PROTEGEZ LES (encore plus que moi même), QUE JE LES REVOIS LE PLUS TÔT POSSIBLE, FAITES LES REVENIR ENCORE UNE FOIS. Ah! je pourrai dire que j'avais une si bonne maman et un si bon papa ! J'ai tellement confiance en vous que je vous dis un merci d'avance."

Le 6 avril, Léon Reifman retourne à Izieu. A la fin du mois d'août 1943, il avait du quitter précipitamment la colonie, recherché pour le Service du travail obligatoire. Réfugié à Montpellier, il travaillait à la direction du ravitaillement général de l'Hérault sous une fausse identité. Il vient retrouver sa soeur, Suzanne, son neveu Claude, et ses parents, va et Moïse Sur le chemin, il rend Max Balsam et Maurice Gerenstein, internes au collège de Belley. Il fait beau. Léon apprécie un début de journée qui s'annonce magnifique : *"Je voulais revoir ma famille pour les vacances pascales et, le 6 avril, je suis arrivé plus tôt à Belley. En cours de route, j'ai pris deux grands garçons qui étaient au collège de Belley. Et nous sommes repartis pour Izieu, par le car. Arrivés à Brénier-Cordon - le petit village qui est en bas de la côte -, nous avons pris un petit chemin que nous connaissions, un raccourci, de façon à faire notre arrivée le plus discrètement possible. Par ailleurs, le 6 avril, on sentait déjà que la guerre touchait à sa fin. Alors, il y avait une sorte d'ambiance euphorique. C'était vers 8 heures et demie, 9 heures moins le quart. j'a eu le temps d'embrasser mes parents. Je suis allé à l'infirmerie, qui était dans la maison principale, voir ma soeur. Nous sommes restés à bavarder cinq ou dix minutes et la sonnette d'en bas avertissait qu'il fallait que les enfants descendent - les enfants et les adultes - pour le petit déjeuner".*

Suzanne redescend en direction du réfectoire, puis tout bascule pour Léon et les occupants de la colonie : *"Je l'ai suivie. Après avoir franchi trois ou quatre marches, j'a aperçu, en bas dans le couloir qui mène au réfectoire, à environ 4 mètres de moi, trois personnes en civil. Le premier portait une gabardine beige et un chapeau. Il était plus petit que les deux autres et devait mesurer 1,70m. Il machait les mains dans les poches en direction du réfectoire. [...] Les deux autres personnes qui marchait derrière lui étaient également en tenue civile, et l'un d'eux portait un costume bleu. [...] Alors que je descendais les escaliers, l'homme au costume bleu a levé les yeux vers moi, et en me voyant m'a dit : "Monsieur, descendez, on a besoin de vous". Je n'a pas obéi et je suis au contraire remonté. C'est alors que je remontais que ma soeur est revenue du réfectoire et du bas de l'escalier m'a fait signe de partir en disant : "Ce sont les Allemands, sauve-toi!"*

« J'ai eu relativement peu de contacts, notamment avec les petits. Par contre, ce qui reste dans mon esprit tout le temps, c'est le soir, sur les marches d'escalier, devant la maison, autour de la fontaine et sur la fameuse terrasse où tant de photos ont été prises. On parlait de l'après-guerre, où on se rencontrerait, ce qu'on voudrait faire. [...] J'ai fait là la connaissance de Paulette Pallarès [...] Elle était lycéenne, elle avait un an de plus que moi, elle était venue passer des vacances à Izieu pour aider justement les moniteurs avec les petits. J'avais plutôt des contacts avec Paulette, avec Henry, avec Arnold et Théo, et nous étions les grands, nous étions un groupe à part. » (Paul Niedermann).

« Est-ce qu'on parlait de nos parents ou de notre passé, de choses comme ça? Je sais qu'on parlait de l'avenir, qu'on avait beaucoup d'espoir. On parlait d'un avenir, qu'on allait se marier, créer des familles; mais Théo et moi, on savait qu'on n'allait plus revoir nos familles ou que, si on allait les revoir, c'était par un miracle. » (Henry Alexander)

« On a parlé quelquefois de nos familles et là, c'était beaucoup plus pénible parce que moi, je savais par un ami polonais, depuis le mois de janvier 1943, que les gens avaient été déportés en Pologne et qu'on tuait là-bas. Je ne savais pas ni comment ni où, je n'avais jamais entendu parler d'Auschwitz ni de chambre à gaz ni de four crématoire, mais je savais qu'on tuait et je savais que je ne reverrais plus mes parents, qu'il n'y avait pratiquement aucune chance. » (Paul Niedermann)

